



**HAL**  
open science

## Quand le locuteur réécrit le code

Alain Christol

► **To cite this version:**

Alain Christol. Quand le locuteur réécrit le code. Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina), 2024, REVUE-CENTRE-ERNOUT-25- METAPHORE, COMPARAISON ET METONYMIE + VARIA, 25. hal-04826439

**HAL Id: hal-04826439**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04826439v1>**

Submitted on 9 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## Quand le locuteur réécrit le code

Alain CHRISTOL  
(Centre Alfred Ernout et Université de Rouen)  
christol.a@wanadoo.fr

### RESUME

Parmi les formes que la linguistique historique ne peut expliquer, certaines sont nées du désir des locuteurs de donner plus de cohérence à l'outil quotidien qu'est leur langue.

Se fondant en priorité sur les données du français et du latin, le présent article se propose d'établir une grille typologique de ces interventions du locuteur, grille applicable a priori aux autres langues.

Mots clés : étymologie populaire, verbes parasynthétiques, pseudo-suffixes.

### SUMMARY

#### When the speaker rewrites the code

Among the forms which can't be explained by laws of historical linguistics some of them were generated by speakers aiming to give more coherency to their everyday tool, language.

Based on French and Latin data, the present paper tries to build up a typological grid of these interferences, grid which is likely to be valid for other languages.

Key words : folk etymology, parasynthetic verbs, pseudo-suffixes.

## 1. ANOMALIES DE LA GRAMMAIRE HISTORIQUE\*

Les recherches sur l'histoire du lexique latin ont révélé l'existence de formes qui s'expliquent mal par l'application stricte des lois diachroniques à l'héritage indo-européen, par l'emprunt à une autre langue ou par les échanges diatopiques et diastratiques<sup>1</sup>.

### 1.1. L'analogie

Dès les débuts de la grammaire comparée, on a voulu expliquer ces anomalies en recourant à une notion venue des grammairiens anciens, l'analogie.

Pour les néogrammairiens, l'analogie est le complément indispensable des lois historiques, dans la mesure où elle justifie les formes qui ne les respectent pas<sup>2</sup>.

J. Kuryłowicz, dans son oeuvre fondamentale pour la grammaire comparée, a donné une formulation rigoureuse de ces mécanismes de renouvellement, comme la proportionnalité (quatrième proportionnelle de l'arithmétique), la polarisation (recherche de l'écart maximal), le fondement (hiérarchie des formes) ou l'irradiation « analogique » (développement d'une série à partir d'un modèle)<sup>3</sup>.

La mécanique du renouvellement est décrite dans le détail, avec une limite : on connaît le comment, mais on entrevoit à peine le pourquoi ; le locuteur est sinon absent, du moins privé d'initiative.

Car, contrairement aux lois phonétiques dont l'application est inconsciente (ou mécanique), l'analogie n'est pas coercitive. C'est le locuteur qui choisit ou non de la faire intervenir. Un enfant qui déduira du couple *il est / il était* un pluriel *ils sont / ils \*sontaient* applique correctement le principe de la quatrième proportionnelle mais dans un contexte où l'usage le refuse.

---

\*Cet article développe une communication présentée en février 2018 à l'Université de Rouen, dans le cadre du séminaire de l'ERAC (<https://eriac.univ-rouen.fr/ambiguites-dans-la-derivation/>) ; il s'est enrichi des commentaires des relecteurs et de lectures postérieures.

<sup>1</sup> Sur la sociolinguistique du latin, niveaux de langue et anomalies phonétiques : A. CHRISTOL (2008 : 111-124) et (2008a). On trouvera une synthèse des problèmes posés par le changement linguistique, avec bibliographie, chez M. BANNIARD (2001).

<sup>2</sup> Sur la notion d'analogie chez F. DE SAUSSURE et A. MEILLET : M. FRUYT (2011 : 12-16).

<sup>3</sup> J. KURYŁOWICZ (1956), plus particulièrement dans le chapitre initial, « Prolégomènes (Remarques sur l'évolution des morphèmes) » (1956 : 5-23) ; voir le commentaire de J. JIANG, 2013-2014, en particulier le chapitre 2.4, « Les six formules de Kuryłowicz » (p. 60-84).

## 1.2. L'intervention des locuteurs

Contrairement aux lois de la physique ou de la biologie, que l'homme ne peut modifier, les lois de la linguistique ou ce que les linguistes considèrent comme telles, peuvent être réécrites par les locuteurs, pour adapter la langue à un nouveau contexte d'utilisation.

S'il veut comprendre les mécanismes à l'origine de ces modifications, l'historien de la langue doit quitter sa position d'observateur extérieur pour se mettre à la place des locuteurs, participer à la « conscience collective » et faire sien ce désir collectif d'améliorer la cohérence interne du code linguistique<sup>4</sup>.

## 1.3. Une grille d'analyse

C'est cette intervention des locuteurs qui fait l'objet de la présente étude, plus particulièrement dans le domaine de la dérivation.

Mais pour enquêter sur une langue comme le latin, connue seulement par l'écrit, on doit recourir à des méthodes mises au point à partir des données recueillies dans les langues vivantes.

De cette constatation est née l'idée de construire une grille d'analyse fondée essentiellement sur des exemples français, grille qui pourra ensuite, appliquée aux données latines, expliquer certaines incohérences dans la forme des mots ou l'emploi des préfixes et des suffixes.

Comme il s'agit d'une réflexion méthodologique, l'étude ne donne qu'un nombre restreint d'applications au latin, choisies parmi celles qui paraissent les plus pertinentes pour montrer l'intérêt de l'entreprise.

Il en va de même pour la bibliographie, nécessairement réduite ; elle se contente d'orienter le lecteur vers des ouvrages qui lui permettront d'approfondir la réflexion sur les sujets traités.

Certains paragraphes ne donnent pas d'exemple latin, faute de forme jugée pertinente ; une telle absence peut être provisoire, car l'enquête reste ouverte et ne demande qu'à être complétée.

## 2. RENOUVELLEMENT DU LEXIQUE

L'apparition d'un référent nouveau est la principale source des néologismes, mais ils peuvent aussi répondre à des besoins internes à la langue.

### 2.1. Optimisation du code

---

<sup>4</sup> Ce paragraphe s'inspire d'un article antérieur : A. CHRISTOL (2012 : 89-91). Voir aussi : F. JACQUESSON (1998).

Si pour l'essentiel, le locuteur utilise la langue telle qu'il l'a apprise, il reste sensible aux faiblesses du code et tente d'éliminer ce qu'il perçoit comme un obstacle au bon fonctionnement des échanges. On peut donc parler d'optimisation<sup>5</sup>.

Les causes de ces interventions sur le code sont multiples. Maria Iliescu en donne quelques exemples :

« Dans l'ensemble, les facteurs de l'inefficacité, desquels il faut tenir compte, sont : la dimension et l'irrégularité du signifiant, le manque de simplicité, l'abstraction, le manque de force expressive du signifié, le niveau non adéquat à la situation discursive concrète de l'échelle générique ~ spécifique »<sup>6</sup>.

On retiendra comme situations qui peuvent inciter le locuteur à intervenir :

(a) la polysémie :

– dans ses emplois techniques, fr. *recevoir* est concurrencé par *réceptionner* : on *réceptionne un colis* mais on continue à *recevoir ses amis*.

– en latin archaïque, lat. *sinere* signifiait « poser » et « laisser » ; le premier sens a été perdu au profit du préverbe *ponere* (*po-* + *sinere*).

(b) la difficulté morphologique :

– fr. *résoudre*, verbe à flexion complexe et difficile à mémoriser, cède la place à *solutionner*, verbe régulier de même sens,

– en latin, lat. *fero* « porter » (athématique : *fert, ferre*) a été concurrencé, dès l'époque classique, puis remplacé par *portare* « transporter » ; il a disparu dans les langues romanes, disparition accélérée par la quasi-homonymie de *ferire* « frapper ».

(c) la fragilité phonétique du signifiant :

Un lexème trop bref est remplacé par une forme qui redonne au signifiant un volume en harmonie avec l'importance du signifié :

– nouveau lexème : lat. *for, fari* « parler » (i.-e. *\*bheH<sub>2</sub>-*) a disparu au profit des dénominatifs *fabulare* « raconter des histoires, bavarder » (esp. *hablar*) ou *\*parabolare* « employer des paraboles » (fr. *parler*).

---

<sup>5</sup> J. POITOU (2001 : 102).

<sup>6</sup> M. ILIESCU (2006 : 371). Voir aussi J. HERMAN (1975 : 101-107) : « Remplacements dans le stock lexical ».

– dérivé de la même base : lat. *donare* « faire un don » (dénominateur de *donum* « don ») a éliminé le verbe classique *dare*.

– suffixe : lat. *apis* « abeille » donnait anc.-fr. *e(f)*, pl. *é(f)s* ; ce mot bref a été concurrencé par une lexie : *mouche à miel* (centre et nord), un diminutif : *avette* (ouest) ou un emprunt au provençal : *abeille* (*\*apicula*) ; c'est cette dernière forme que la langue standard a adoptée<sup>7</sup>.

La généralisation d'un suffixe "diminutif" démotivé est un processus bien connu dès le latin tardif et en roman<sup>8</sup> : lat. *uetus* « vieux » avait un diminutif *uetulus* « vieillot » (Cicéron) et c'est de ce thème suffixé, prononcé *\*ueklo* (*App. Probi* n° 5 : *uetulus non ueclus*), que sont issus les adjectifs romans, fr. *vieil*, it. *vecchio*, esp. *viejo*, etc.

On constate que, dans une langue comme le latin où les variantes basses sont éliminées par le filtre de l'écrit, ce sont souvent les langues romanes qui nous font connaître le résultat d'un processus de renouvellement qui a pu commencer des siècles plus tôt et n'est pas, ou mal, attesté dans les textes latins.

## 2.2. Fusion de lexèmes

Le souci d'économie peut inciter le locuteur à créer une nouvelle unité lexicale (*lexie*) par la fusion de lexèmes fréquemment associés dans le discours ; c'est le cas pour fr. *vinaigre* (*vin aigre*), *embonpoint* (*en bon point*) ou *gendarme* (singulier de *gens d'arme*).

L'économie apparaît au niveau cognitif ; les locuteurs apprennent le sens global des lexies, sans analyse préalable des composantes : on peut ainsi employer correctement fr. *rez-de-chaussée* ou *au fur et à mesure*, en ignorant le sens des mots *rez* ou *fur*. A fortiori, fr. *bonheur* a perdu tout lien avec *heur* « chance ».

La fusion s'accompagne parfois d'une modification phonétique : lat. *in loco* « sur le champ » se grammaticalise en *illico* « immédiatement », *de nouo* « de nouveau » en *denuo*<sup>9</sup>.

Dans les mots valises, on a fusion avec troncation des deux termes, comme pour *alicament* (*ali/ment* + *médi/cament*). Dans

<sup>7</sup> ALF, carte n° 0001 *abeille*, <http://cartodialect.imag.fr/cartoDialect/carteTheme>, consulté le 15/03/2018.

<sup>8</sup> F. GAIDE (1988) ; M. ILIESCU (2006).

<sup>9</sup> Autres exemples chez M. FRUYT (1990 : 189-191), (2011 : 2-3).

l'argot militaire de la cavalerie, *mar[échal des lo]gis* (équivalent de sergent) est devenu *margis*.

Un exemple possible en latin est *trepidus*, si cet adjectif isolé est bien issu de *tre[mere* « trembler » + *ra]pidus*<sup>10</sup>.

### 2.3. Incompétence du locuteur

Par défaut de compétence, le locuteur crée un mot nouveau, par exemple *\*amélioration* au lieu de *amélioration*.

C'est fréquent chez les enfants<sup>11</sup> : *\*divorçage* au lieu de *divorce*, *\*vidangeage*, etc. De telles créations manifestent leur méfiance envers les noms radicaux, perçus comme mal caractérisés par rapport au verbe.

### 2.4. Cryptage du lexique

Des groupes en rupture avec la société codent le lexique pour sécuriser leurs échanges :

- par suffixation postiche : fr. *lourdingue* « lourdaud », *coinsteau* « coin », *cinoche* « cinéma », etc.,
- par manipulation phonétique : fr. *verlan*, *javanais* ou *louchebem*<sup>12</sup>.

Ce lexique crypté est peu à peu connu des non initiés et enrichit le lexique commun, auquel il apporte une couleur canaille.

## 3. MATRICES DERIVATIONNELLES

Le locuteur, dans son apprentissage de la langue, enregistre un certain nombre de matrices dérivationnelles qui lui permettront de créer des mots nouveaux, chaque fois que la situation l'exige.

### 3.1. Bases de dérivation

Ces matrices permettent de créer des noms, des verbes ou des adjectifs à partir de n'importe quel type de lexème.

Elles peuvent aussi s'appliquer à des syntagmes ou des lexies :

- un ouvrier qui travaille le *fer blanc* est un fr. *ferblan.t.ier*<sup>13</sup>,

<sup>10</sup> A. CHRISTOL (2012 : 135).

<sup>11</sup> Sur les néologismes enfantins, D. CORBIN (1991, II : 607-611) : *Annexe IV* « Corpus des néologismes enfantins ».

<sup>12</sup> A. CHRISTOL (2015 : 145-163).

- une personne qui souhaite aller *jusqu'au bout* de ses idées ou de ses actions est un fr. *jusquaubout.iste*,
- à côté de fr. *piqueniquer* et de *saucissonner* « manger du saucisson (avec du pain et d'autres aliments froids) »<sup>14</sup>, la langue familière a créé *casse-croût.er*<sup>15</sup> « prendre un repas léger et rapide ».

En latin et en grec, ce type de dérivation se rencontre<sup>16</sup> :

- dans les verbes dits parasythétiques (§6.1) : lat. *peragrarē* « parcourir » (*per agros* « à travers les champs ») ; *segregare* « séparer » (\**se grege* « à l'écart du troupeau ») ; de même, en grec : ἀποδημῆν « voyager » (ἀπὸ δῆμου « en partant de son pays »).
- dans des adjectifs à suffixe *-i-*, comme lat. *enormis* « qui sort de la norme (*e norma*) ». En grec, c'est le suffixe *-ιος* qui sert à créer des adjectifs dérivés de syntagme : ἐπιχθόνιος « qui vit sur la terre (ἐπὶ χθονός) ».

### 3.2. Délocutifs

Quand la dérivation s'applique à des énoncés, on parle de *délocutifs*<sup>17</sup>.

La première phase est la transformation d'un énoncé en substantif (hypostase) :

- fr. *lavabo* « récipient utilisé pour la toilette » est né d'une phrase latine prononcée dans le rituel catholique, lorsque l'officiant va se laver les mains<sup>18</sup>.

<sup>13</sup> Le *-t-*, qui permet d'éviter un hiatus, s'est répandu à partir des formes où *-t* final était muet et n'apparaissait que dans la dérivation (fr. *clapot* et *clapoter*, *sabot* et *saboter*, *bécot* et *bécoter*, etc.) ; voir le mot suivant et *jmenfou.t.iste* (§3.2), *ergo.t.er* (§3.3), *eureka.t.er* (§4.2), *piano-t-er* (§8.5).

<sup>14</sup> « Puis, je débouche les douze litres à douze, / Et l'on se met à saucissonner. » (*En revenant de la revue*, chanson créée par Paulus, en 1886).

<sup>15</sup> La chaîne part du syntagme *casser la croûte* (d'un pain ou d'une tourte), dont on tire un nom déverbal, *casse-croûte* « collation », puis le verbe dénominal *cassecroût.er*. *Saucissonner* signifie aussi, et plus souvent, « couper en tranches (comme un saucisson) ».

<sup>16</sup> Pour les verbes latins : M. FRUYT (2017a) ; grec προσδοκᾶν : A. CHRISTOL (1988). Pour les adjectifs grecs : N. ROUSSEAU (2016 : 1-6).

<sup>17</sup> *Délocutif* a été créé par E. BENVENISTE (*PLG I* : 277-285), mais cette notion a fait l'objet de controverses : B. de CORNULIER (1976) ; F. LETOUBLON (1986) ; J.-L. PERPILLOU (1996 : 69-91) ; M. FRUYT (1996) et (1997).

<sup>18</sup> F. LETOUBLON (1980 : 88).

- un chapeau à rubans qui attire l'attention sur celle qui le porte s'appelait un fr. *suivez-moi jeune homme* (vers 1860),
- un magasin où se vendaient des vêtements de bas de gamme a été appelé un *Décrochez-moi ça*<sup>19</sup>,
- en argot, une *va te laver* est une gifle,
- plus récemment, on a appelé *les Malgré-nous* des Alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande et qui se disaient « enrôlés *malgré nous* ».

- hors du français, on ne saurait oublier le myosotis appelé en anglais *forget me not* ou en allemand *Vergiss mein nicht* « Ne m'oublie pas »<sup>20</sup>.

Ces substantifs « délocutifs » n'utilisent aucun suffixe ; mais on peut aussi former des dérivés nominaux ou verbaux avec adjonction d'un suffixe :

- celui qui refuse de s'impliquer en disant souvent « je m'en fous » est un fr. *jmenfou.t.iste* (pour *-t-*, voir §3.1), avec emploi ironique du suffixe *-iste* qui désigne les partisans d'une idéologie (*marxiste, matérialiste, indépendantiste, etc.*).

- en sankrit, *ahampūrva* signifie « qui veut être le premier », littéralement celui qui dit « moi (*aham*) le premier (*pūrvah*) ! ». Avec suffixe, *nāsti.ka* « athée » est celui qui dit : *na asti (devah)* « (le dieu) il n'existe pas »<sup>21</sup>.

- en védique, *vaṣṭi* « avide » (*RV 5,79,5* : nominatif pl. *vaṣṭayas*) est une forme verbale, *vaṣṭi* « il désire » (*RV 2,37,1, etc.*), employée comme substantif<sup>22</sup>.

### 3.3. Verbes délocutifs

La classe des verbes délocutifs est-elle une catégorie lexicale ?

Un suffixe dénomiatif peut remplacer n'importe quel verbe (§3.7), donc un verbe « dire » ; d'autre part, comme verbe-support, « dire » est délocutif par nature, au premier degré (style direct) ou au second degré (style indirect).

<sup>19</sup> « Mais elle habille papa au *décrochez-moi ça* », *C'est pour mon papa* (chanson créée par Georges Milton, en 1930).

<sup>20</sup> M. FRUYT (1999) ; le myosotis est cité p. 54.

<sup>21</sup> Sur *nāstika* : R. RONZITTI (2001 : 31).

<sup>22</sup> J. WACKERNAGEL & A. DEBRUNNER (1954 : 630 et 638) ; on notera le choix de la troisième personne, délocutif indirect : celui qui dit *vaṣmi* « je veux » devient un « il veut ».

Quelques exemples permettront de cerner le problème, à défaut de lui apporter une solution.

Il existe des délocutifs confirmés, comme fr. *bisser* : « dire *bis* ! (lors d'un spectacle réussi) », leur nombre variant d'une langue à l'autre, plus nombreux en grec qu'en latin ou en français (M. Fruyt, 1997 : §32-35).

D'autres verbes ont un statut incertain : lat. *benedicere* « dire du bien » est peut-être un ancien délocutif « dire *bene* », mais le sens est plutôt « prononcer de bonnes paroles », *bene* portant sur l'objet interne (paroles) et non sur le verbe<sup>23</sup>.

Lat. *salutāre*, l'un des premiers exemples d'É. Benveniste, pose des problèmes morphologiques et sémantiques<sup>24</sup>. *Salutāre* ne signifie pas « dire *salus* ! » mais « prononcer une formule propitiatoire, qui contient le nom *salus* » ; les emplois « délocutifs » de *salutare* pourraient être nés d'une réinterprétation du verbe comme fréquentatif de *saluēre* « dire *saluē* ! ».

En français, *saluer* appartient, de façon paradoxale, à un niveau de langue où il est malvenu de dire « salut ! » ; la langue familière emploie *dire bonjour*, délocutif à verbe-support (§ 3.6).

En latin, *negare*, dénomiatif de *nec*<sup>25</sup>, a d'abord signifié « dire non ». *Denegare* « nier fortement, refuser » (transitif, cf. fr. *dénier*) semble en être une variante aspectuelle<sup>26</sup> mais il faut peut-être partir de *de X negare* « dire non au sujet de X » (parasynthétique externe), avec transitivisation secondaire après intégration de la préposition comme préverbe.

Dans certains contextes, *negare* relevait peut-être du « faire » (nier par geste)<sup>27</sup>.

En français, contrairement à *bonjour !* (*\*faire bonjour*), *au revoir !* relève de deux codes, verbal et gestuel : une mère pourra dire à son enfant : « dis au revoir » ou « fais au revoir à la dame ! »<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> De même (voir C. BRUNET 2005), *bene facere* peut signifier « bien faire, réussir » (adverbe autonome) ou « faire du bien, rendre service » (lexie).

<sup>24</sup> X. MIGNOT (1981 : 339) y voit plutôt un performatif.

<sup>25</sup> *Nec* (*\*ně-gě*, avec particule emphatique *\*ge* = gr. γε), équivalent archaïque de *non*, est à distinguer de *nec* (*\*ně-k<sup>w</sup>e*) « et ne pas ». Pour *negare*, une autre explication a été proposée, à partir de *\*ne ego* « (c'est) pas moi ! » : O. HACKSTEIN (2021). Mais de *ne + ego*, on attendrait *ē* (e + e).

<sup>26</sup> Voir J.-F. THOMAS (2017).

<sup>27</sup> B. de CORNULIER (1976 : 122) ; cf. §3.4.

<sup>28</sup> Dans le lexique militaire, *saluer* n'est pas un délocutif : *saluer un supérieur* se manifeste par un geste et non par la parole.

Au cours de leur histoire, les délocutifs intègrent des éléments contextuels qui brouillent la relation avec l'énoncé.

C'est ainsi qu'on peut employer angl. *to welcome* « accueillir amicalement, favorablement » dans un contexte où *welcome* « bienvenu » n'a pas été prononcé, comme on peut fr. *remercier* sans dire « merci ! »<sup>29</sup>.

Ce verbe *remercier* est plus qu'un délocutif puisqu'il associe le délocutif « dire *merci* » et le préverbe *re-* « en réponse », construisant ainsi un espace polyphonique<sup>30</sup>.

Fr. *ergoter* est formé sur *ergo* « donc », fréquent dans le latin scolastique, où il annonçait la conclusion d'un raisonnement ; il a aujourd'hui une connotation polémique, soutenue peut-être par l'image du combat de coqs, que suggère l'homonyme *ergot*.

### 3.4. Du syntagme au dénominatif

On a vu (§ 2.2) qu'un des procédés créatifs du lexique, indépendamment de tout nouveau signifié, était la fusion d'un syntagme en une unité lexicale (lexie).

Quand un objet (B) et un verbe (V) sont fréquemment associés, le locuteur tend à les fusionner en une seule unité verbale. Plusieurs stratégies sont possibles : incorporation nominale, verbe-support ou suffixe.

### 3.5. Incorporation nominale

Dans l'incorporation nominale, le thème nominal se soude au thème verbal. C'est une formation rare en français ; on peut citer *saupoudrer* (*sau-* < *sal-* « sel »), *colporter* (*col-* « cou »), *maintenir* « tenir de la main »<sup>31</sup>.

En latin, *animadvertere X-ACC* « remarquer X » est issu de *animus ad X-ACC uertere* « tourner son esprit vers X ».

*Vēnum* « vente » (d'où *uēnalis* « vénal ») a été incorporé dans *uen.dere* « mettre en vente » (arch. *uenumdare*) et *uēn-īre* « être vendu », plus précisément « aller (*īre*) à la vente (*uēnum*) ».

<sup>29</sup> M. FRUYT (1997 : §10).

<sup>30</sup> Mais *re-* pourrait avoir une valeur itérative-intensive, comme dans *faire et refaire* ; c'est ce que suggère B. de CORNULIER (1976 : 119).

<sup>31</sup> *Peaufiner* a évolué d'un dénominatif de syntagme (« faire la peau fine ») vers l'incorporation, puisque le verbe est aujourd'hui plutôt compris comme « finir/affiner avec une peau (de chamois *vel sim.*) », d'où « parachever, parfaire ». Pour l'incorporation en grec : A. CHRISTOL (1993).

### 3.6. Verbe-support

Une autre stratégie consiste à employer un verbe auxiliaire dénominatif, ou *verbe-support*<sup>32</sup>, souvent un verbe qui signifie « faire » dans ses emplois autonomes.

C'est la formation dominante pour les langues qui emploient peu ou pas de suffixes dénominatifs, comme le persan (*kardan* « faire »), l'ossète (*kænyn* « faire ») ou le turc (*etmek* « faire »)<sup>33</sup>.

Un verbe-support est un "pro-verbe" et peut donc remplacer n'importe quel verbe ; on a ainsi, parmi les activités domestiques : fr. *faire les carreaux* (« nettoyer »), *faire les poussières* (« enlever »), *faire des gâteaux* (« créer »), *faire les lits* (« remettre en état »), etc.

La grammaticalisation du verbe-support fr. *faire* s'accompagne d'une agentivité décroissante : *faire face* (*affronter*), *faire Lettres* (*étudier*), *faire semblant* (*jouer un rôle*), *faire la sieste* (*dormir*), *faire une otite* (*souffrir*), *faire vieux* (*sembler*), *faire froid* (angl. *to be cold*), etc.

En l'absence d'agentivité, d'autres verbes sont employés, « avoir » ou « être » : fr. *avoir soif* (causatif *assoiffer*), *avoir froid* (*geler*), *être en manque* (*manquer*), etc.

Avec valeur inchoative, fr. *prendre dans prendre peur* (statif : *avoir peur* = *craindre*, causatif : *faire peur*), *prendre froid*, etc.

En latin on a lat. *gratias agere* « remercier », *morem gerere* « se plier aux désirs », etc.<sup>34</sup>.

On comparera lat. *iter facere* « faire route » (lexie) et *pontem facere* « faire / contruire un pont », où *facere* a son sens plein.

### 3.7. Suffixe dénominatif

Le français et le latin ont des suffixes verbaux dénominatifs (fr. *-er*, *-iser*, lat. *-āre*, *-ēre* [+ STATIF]), qui forment des verbes fonctionnant comme des pro-verbes, c'est-à-dire qu'ils peuvent remplacer n'importe quel verbe dont le nom serait un actant ou un instrument.

<sup>32</sup> Sur ces verbes : P. FLOBERT (1996), E. MARINI (2014), L. MEREU & A. POMPEI (2019).

<sup>33</sup> Persan *tašakkor kardan*, turc *teşekkür etmek* « remercier » ; oss. *arfæ kænyn*, turc *takdis etmek*, « bénir », etc. En turc, la construction vaut surtout pour les noms empruntés ; il existe aussi un suffixe dénominatif hérité, *-la/le-* : *baş-la-mak* « commencer » (*baş* « tête ») ; *yeni-le-mek* « renouveler » (*yeni* « nouveau ») ; *kara-la-mak* « noircir, dénigrer » (*kara* « noir »).

<sup>34</sup> *Gratias agere* : É. MARINI (2014 : 381) ; *gerere* + N-ACC : M. FRUYT *et al.* (2021 : 134-136).

Créer le dénominatif d'un nom X est donc d'abord une procédure morphologique. Le sens n'est prévisible qu'en termes vagues, « avoir une activité, être dans un état en relation avec X » ; le sens concret du dénominatif dépend du contexte qui a rendu nécessaire, ou au moins souhaitable, sa création.

## 4. CREATIVITE LEXICALE

### 4.1. Accueil des néologismes

L'accueil des néologismes « thérapeutiques », destinés à améliorer le code, dépend de l'évaluation qu'en font les autres locuteurs, entre l'effort d'apprentissage et l'optimisation espérée.

Le lexique est un espace ouvert, riche en lexèmes virtuels, et chacun peut essayer de l'enrichir ; on a donc une succession de créations individuelles, chacune dans un contexte qui lui est propre.

On retiendra la leçon d'É. Benveniste (*PLG II* : 167), à propos de fr. *microbe* :

« Cette démonstration était nécessaire pour deux raisons : pour faire voir d'abord, leçon de fait toujours utile à rappeler, qu'il est impossible de deviner les conditions dans lesquelles un néologisme a été créé ; il faut les découvrir à la source même, dans l'intention du créateur... »

Le rôle décisif du contexte de création explique qu'une même matrice en français *dé-N-er*, appliquée à des quasi-synonymes, donne des dénominatifs de sens très différent ; on peut citer un exemple français bien connu :

- *visage* => *dévisager* « examiner le visage » - valeur aspectuelle intensive, cf. *dépeindre*<sup>35</sup>.
- *figure* => *défigurer* « déformer le visage » - effet négatif (conséquence fréquente de l'inversion du procès),
- *gueule* => *dégueuler* « (faire) sortir de la gueule » - parasyntétique formé sur le syntagme (*sortir*) de (*la*) *gueule*<sup>36</sup>.

### 4.2. Libertés de création

<sup>35</sup> Il existe une série à valeur intensive *dé-V*, où le verbe n'est pas nécessairement dénominatif, *dépeindre*, *définir*, etc., série à laquelle il est tentant de joindre, en synchronie, *détailler*, dont l'origine est toute autre (dénominateur de *détail*) mais la sémantique proche.

<sup>36</sup> Le verbe simple fr. *gueuler* « crier » et le dérivé *engueuler*, qui signifie « injurier » et non \*« mettre en gueule », relèvent d'un autre champ sémantique.

Les créations éphémères sont nombreuses, comme ces perles littéraires<sup>37</sup> :

– fr. *sacrécœurer* « vivre à Montmartre après l'édification du Sacré Cœur (commencée en 1876) » :

*Mais on était chouett' en c' temps-là,/*  
*On n'sacrécœurait pas sur la/Butt' déserte.*  
(A. Bruant, *À Monmerte*),

– fr. *eurékater*, délocutif de *eureka* (emprunt au grec):

*il eurékate* « il dit *eureka* "j'ai trouvé" »  
(R. Queneau, *Loin de Rueil*),

– fr. *Gay-lussaquer* (J. Yanne) « affronter la police (étudiants) »<sup>38</sup>.

*Quand ça Gay-Lussaque, lorsque partout l'on entend*  
*le bruit des matraques sur les crânes intelligents...*

Il faudrait reconstituer, selon le programme évoqué par E. Benveniste (cité §4.1), le contexte de création de chaque dérivé nouveau, c'est-à-dire les lacunes du code au moment où il est créé et la structure du champ lexical auquel il vient s'intégrer.

Il faudrait préciser également quel est le sème choisi pour la sémantique du dérivé : le verbe fr. *gruyériser* « creuser des trous » ne retient pas le sème fondamental de *gruyère*, à savoir /fromage/, mais le trait distinctif à l'intérieur des fromages, la présence de trous.

De même pour *saucissonner* où l'on retient la présentation (ficelle) ou le service (découpage en tranches), voire l'ingrédient d'un sandwich (§3.1), mais non le contenu (viande de porc cuite).

Il est intéressant de comparer *saucissonner* et *boudiner* ; ce dernier est descriptif : « donner/avoir l'apparence d'un boudin bien rempli », en particulier pour un vêtement trop étroit.

## 5. AUTONOMIE DU DERIVE

Une fois créé, un mot devient la propriété des locuteurs, qui peuvent en donner une interprétation différente de celle de l'initiateur (évolution sémantique), voire en modifier la forme (tentation para-étymologique dite « populaire »). Les conséquences de cette

<sup>37</sup> M. FRUYT (1997 : 69) cite des délocutifs comparables, créés par F. Dard (*San Antonio*).

<sup>38</sup> Dans le film *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* (1972). En mai 1968, la rue Gay-Lussac (Paris, V<sup>e</sup>) a été le théâtre de violents affrontements entre étudiants et policiers.

appropriation sont multiples ; on retiendra la scission à l'intérieur d'une famille lexicale (§ 5.2) et l'intégration des mots isolés à une nouvelle famille (§ 5.3).

### 5.1. Étymologie populaire

C'est en Allemagne, vers 1850, qu'a été créé le terme *Volketymologie* pour désigner un comportement des locuteurs :

*Oft naemlich glaubt der Volksgeist irrthuemlicherweise in einem Worte das Etymon eines andern gefunden zu haben und da das Volk als solches nie bei der Theorie stehen bleibt, sondern gleich in die Praxis hinuebergeht, so wandelt es dann das abgeleitete Wort so um, daß es eine dem angeblichen Etymon angenaeherte Form enthält* <sup>39</sup>.

« Souvent l'esprit du peuple croit, de façon erronée, avoir trouvé dans un mot l'étymon d'un autre et comme le peuple comme tel ne s'arrête jamais devant la théorie mais la met aussitôt en pratique, il change le dérivé pour qu'il prenne une forme plus proche de l'étymon supposé. »

Si on oublie l'appréciation négative de cette *Volketymologie*, la définition pourrait être reprise aujourd'hui.

En français, on parle d'étymologie « populaire » (angl. *folk etymology*) ou mieux, pour éviter la connotation péjorative de « populaire », d'étymologie « synchronique » <sup>40</sup>.

Cette quête d'une logique interne joue un rôle important dans le renouvellement du lexique, comme nous le verrons plus loin (§ 5.3).

### 5.2. Relâchement du lien entre base et dérivé

L'évolution sémantique d'un mot peut rompre le lien avec sa famille d'origine ; les exemples sont nombreux, comme fr. *arc* et *archet*, *fourche* et *fourchette*, *œil* et *oeillet* ou *chauffer* et *chauffeur* (*routier*).

Fr. *engager* a d'abord été un dénominateur de syntagme « (mettre / donner) en gage » (par exemple chez un prêteur « sur gage ») ;

<sup>39</sup> Ernst FÖRSTEMANN, « Ueber deutsche Volksetymologie » (1852), cité chez S. MICHEL (2015 : 2). Pour l'anglais : G. RUNDBLAD & D. KRONENFELD (2003), qui donnent une définition pertinente de l'étymologie populaire : « collective reality and invisible hands » (dans le titre).

<sup>40</sup> Antoine Meillet avait proposé de distinguer « étymologie-origine » et « étymologie-histoire des mots », distinction reprise par J. Vendryes et P. Chantraine sous la forme « étymologie historique » et « étymologie statique » : voir les *Actes du Colloque de Rouen* (Nov. 1991) « Etymologie diachronique et étymologie synchronique en grec ancien », publiés dans la *Revue de Philologie* 65,1 (1993).

ensuite *engager* a annexé un autre syntagme, (*prendre*) à *gages* « embaucher ». L'extension de son champ sémantique a affaibli les liens avec *gage* sans peut-être totalement les effacer.

Ils sont effacés pour *dégager* en français moderne, où une expression comme *dégager une bague* appartient à l'histoire<sup>41</sup>.

En latin, *mola* « meule » désigne, par métonymie, la farine<sup>42</sup> dans *mola salsa* « farine salée », qui a un rôle dans le rituel ; le verbe technique *im-mola.re* « mettre de la farine salée sur (une victime) » a pris, par euphémisme, le sens de « sacrifier ». La notion de meule ou de farine s'efface en latin ; elle est totalement absente du verbe *immoler*.

En latin médiéval, *uillanus* « paysan » est dérivé de *uilla* « maison de campagne, ferme », d'où anc.-fr. *vilain* ; mais, en français moderne, ce mot est devenu l'antonyme de *beau*, physiquement ou moralement<sup>43</sup>. Le locuteur ne perçoit plus aucun lien sémantique entre *villa* et *vilain*.

*Vilain* est aujourd'hui un mot orphelin ; il en va de même pour *forain*, issu du latin médiéval *foraneus* « extérieur » ; l'adjectif qualifiait un marchand international ; c'est le sens premier de *forain* « (commerçant) qui vient de l'extérieur, ambulante ». La disparition de *fors* (lat. *foris*), éliminé par *(de)hors*, a coupé *forain* de sa base ; le contexte (*fête foraine*) l'a rapproché de *foire* (lat. *feria*).

### 5.3. Attraction d'une autre base

Le goût de l'étymologie dépasse largement le cercle des linguistes<sup>44</sup> et les locuteurs, dès leur enfance, cherchent volontiers une explication pour des mots qu'ils jugent immotivés (§ 5.1).

C'est ainsi que *péage* est rattaché à *payer*<sup>45</sup>, alors que le premier vient de *\*pedaticum* « droit de passage (*ped-* « pied ») » et le second

<sup>41</sup> Dans le sens : « payer pour reprendre une bague (déposée, comme gage d'un prêt, au Crédit Municipal ou chez un prêteur) ».

<sup>42</sup> On trouve *moulue* « farine », dans l'argot des *Mercelots* (XVII<sup>e</sup> s.).

<sup>43</sup> *Villanus* est l'équivalent de *rusticus*. Le proverbe français *oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra* prend en latin, chez Ebrard de Béthune (vers 1200), la forme *ungentem pungit, pungentem rusticus ungit* « vous lui passez de la pommade, il vous pique – vous le piquez, le paysan vous passe de la pommade ».

<sup>44</sup> Cette recherche d'une solidarité entre forme et sens, qui refuse en quelque sorte l'arbitraire du signe, était présente chez les Grecs, grammairiens ou non : J. LALLOT (1993). Le dictionnaire de R. MALTBY (1991) donne, en plus de 600 pages, les mots pour lesquels une étymologie a été proposée par les Anciens, de Varron à Isidore de Séville.

<sup>45</sup> M.-J. REICHLER-BEGUELIN (1991), (2002). Ce rapprochement explique que les enfants parlent de « *payage* » sur l'autoroute.

de *pacare* « apaiser » ; en italien, *pedaggio* « péage » n’a rien de commun avec *pagare* « payer ».

Les locuteurs se contentent parfois d’identifier à un lexème connu une partie d’un mot qui leur paraît inexplicable<sup>46</sup> ; dans *analphabète*, la séquence *-bête* est identifiée à l’adjectif *bête*, sémantiquement compatible. L’argot en tire le néologisme *analphacon*, popularisé par F. Dard (*San Antonio*).

Ce désir d’établir un lien entre forme et sens va jusqu’à modifier la phonétique d’un lexème, comme on le verra au § 8.1.

## 6. CONVERGENCES

Une même structure morphologique peut être l’aboutissement de procédures différentes, ce qui crée une polysémie et, pour le destinataire, une incertitude sur la signification du néologisme.

Fr. *décolorer* est l’antonyme de *colorer*, comme *défaire* de *faire* ou *dépeigner* de *peigner*, mais *dépeindre* ne signifie pas « enlever la peinture »<sup>47</sup> ; c’est une variante aspectuelle de *peindre* (§ 6.2). Il faut donc supposer deux matrices distinctes qui aboutissent à un même résultat *dé-V*.

### 6.1. Parasynthétiques

Plus largement, la structure *Prév-N-er* réunit des dénominatifs préverbes et des parasynthétiques (dénominatifs de syntagme : § 3.1) : fr. *emmêler* est une forme préverbée de *mêler* (cf. *entremêler*, *démêler*) mais, en l’absence de *\*barquer* ou d’une autre forme préverbée, *embarquer* doit être expliqué comme un dénominatif de (*monter*) *en barque*, c’est-à-dire d’un syntagme /Prép. + N/.

On a créé le terme *parasynthétique* pour les verbes ou les noms dérivés d’un syntagme. La parasyntèse relève du domaine plus vaste de l’hypostase<sup>48</sup>.

---

<sup>46</sup> Une telle analyse est illustrée par la phrase : *Comme son nom l’indique, Isabelle est belle*. Pour *analphacon*, voir H. GALLI (2013).

<sup>47</sup> Un enfant pourra dire d’un dessin qu’il a effacé : « je l’ai dépeindu », ce qui confirme l’existence virtuelle de *dépeindre* « enlever la peinture ».

<sup>48</sup> Pour le lien entre ces deux notions : J.-P. BRACHET (2009) ; N. ROUSSEAU (2016 : 21-65).

S'il ne peut être question d'entrer ici dans les controverses qu'a suscitées cette notion<sup>49</sup>, il paraît possible de distinguer trois niveaux dans l'analyse :

– diachronie : la langue crée, par suffixation, un verbe ou un nom à partir d'une séquence *préposition + Nom*, soit [*Prép-N*]-sfx.

– synchronie : dans les langues où prépositions et préverbes sont issus d'une même classe d'adverbes, un tel dérivé peut s'analyser en *Prév.../N/...sfx*, avec un morphème discontinu<sup>50</sup>.

– prototypes : les verbes ainsi créés peuvent servir de modèle pour de nouveaux dérivés (« irradiation analogique » : §1.1) ; ainsi, *atterrir* « toucher terre » s'explique bien à partir de [*à terre*]-*ir*<sup>51</sup> ; mais *alunir* est le résultat d'une simple commutation lexicale (*terre* ~ *lune*), comme *amarsir*, qui attend un exploit spatial (sur la planète Mars) pour passer du lexique virtuel au lexique réel.

Le verbe *a.plat-ir* semble dérivé de la locution *mettre à plat* mais il entre dans une série à morphème discontinu et valeur causative (« rendre X »), soit *a.../X/...ir*, où il est difficile de distinguer forme de fondement (modèle) et créations analogiques.

Il faut donc, pour chaque verbe, confronter la structure morphologique et la signification avant de reconstruire le processus de création.

La sémantique montre ainsi que *déprimer* n'est pas une forme préverbée de *primer*<sup>52</sup> mais un dénominatif de *déprime*, mot

<sup>49</sup> X. MIGNOT (1969 : 299-305) ; M. LE PENNEC-HENRY, (1987) ; C. IACOBINI (2009) ; M. FRUYT (2017a) et (2017b) : (2017a : 4-10) donne un historique de la notion de "parasynthèse".

<sup>50</sup> M. FRUYT (1997 : 3) cite plusieurs verbes construits sur ce modèle. Pour le préverbe *en-* (lat. *in-*) : S. VAN LAER (2012). Comme le rappelle M. FRUYT (2017a : 8-9), un parasynthétique n'est pas la somme de trois éléments indépendants ; « l'addition simultanée de deux morphèmes liés ... » (*ibid.*) donne naissance à un morphème discontinu.

<sup>51</sup> La langue a joué sur le double sens de *terre* pour passer du vocabulaire marin (*terre* ≠ *mer*) au vocabulaire de l'aviation (*terre* = sol de la planète). Secondaire également, *amerrir* « atterrir sur l'eau (pour un avion) » et non \*« atteindre la mer (pour un voyageur) ». Autre exemple de jeu sur la polysémie de *terre* : *terrine* « récipient en terre cuite pour faire cuire des pâtés » est à l'origine de deux créations, *verrine* « récipient en verre » et, plus rare, *merrine* « terrine contenant des produits de la mer (pâté de poisson) ».

<sup>52</sup> Soit \*« enlever une prime » (comme *déprogrammer* en face de *programmer*), sens virtuel que la langue pourrait activer à tout moment, si le besoin s'en faisait sentir. Le latin donne l'explication : *de-primere* « abaisser, enfoncer » (cf. *dépression* en géographie) est une forme préverbée de *primere*, *pressi*, *pressum* « presser ».

inanalysable en français, même si *dé-* oriente vers un sens dépréciatif.

## 6.2. Latin *de-*

La polysémie française de *dé-* a sa source en latin mais la situation a été compliquée, en français, par la convergence de *de-* et *dis-*.

De l'analyse minutieuse des verbes latins à préverbe *de-*, J.-P. Brachet (2000 : 197-200) a conclu que *de-* avait une valeur spatiale d'éloignement, d'où sont issues deux valeurs secondaires, « de haut en bas » (*descendere*) et inversion du procès.

Se greffe un emploi aspectuel indiquant un procès mené à son terme.

Le choix des locuteurs entre les sens possibles est imprévisible : *decolorare* signifie « faire perdre sa couleur » (inversion) mais *denigrare* signifie « noircir » et *dealbare* « blanchir » (M. Fruyt 2017b : 27).

## 7. REECRITURES SYNCHRONIQUES

Le locuteur peut réécrire les modèles dérivationnels, en les simplifiant. Dans une matrice  $A \Rightarrow B \Rightarrow C$ , il mettra en rapport direct C avec A.

C'est le cas pour la série fr. *agir*  $\Rightarrow$  *action*  $\Rightarrow$  *actionner* ; le dénominatif y est devenu le causatif du verbe de base dans ses emplois techniques, soit *actionner* « faire *agir* (un mécanisme) ».

En latin, les dénominatifs des participes parfaits en *-tus* ont pris une valeur fréquentative : *dic-ere*  $\Rightarrow$  *dic-tus*  $\Rightarrow$  *dict-are* « répéter, dicter » ; ce fréquentatif est mis en relation directe avec le verbe de base (*dic-ere*  $\Leftrightarrow$  *dic-tare*) ; le suffixe *-(i)tare*, devenu autonome, peut s'ajouter à un thème de présent : *agere* (*actus*)  $\Rightarrow$  *agitare*, avec des fréquentatifs de second degré : *uentare*  $\Rightarrow$  *uentitare*, *dictare*  $\Rightarrow$  *dictitare*.

En inversant la hiérarchie, soit  $C \Rightarrow A$ , on crée les dérivés dits "inverses" ; l'exemple le plus connu est lat. *pugna* « combat », dérivé inverse (nom d'action) de *pugnare*, lui-même dénominatif de *pugnus* « poing », soit « faire le coup de poing », puis, par extension, « se battre ».

Romain Garnier (2016) a consacré une importante étude à ce type de dérivation, fréquente en latin comme dans les langues romanes.

### 7.1. Relation directe $B \Leftrightarrow C$

---

Quand le lien sémantique entre A et B s'efface, il s'établit une relation directe entre B et C, relation non hiérarchisée : (*licence =>*) *licencier* <=> *licencement* ; (*condition =>*) *conditionner* <=> *conditionnement*.

Fr. *agrégé* « qui a été admis à l'*agrégation* » semble construit par troncation ; on attendrait \**agrégationné*, comme *diplôme =>* *diplômé*, *licence =>* *licencié* ; en fait, *agrégation* est réinterprété comme ce qui permet de devenir (*professeur*) *agrégé*, désormais mot de base ; tout lien est perdu avec *agréger*, *agrégat* et, bien entendu, avec lat. *grex* « troupeau ».

## 7.2. Permutation de suffixes

Une conséquence de la relation privilégiée qui s'établit entre B et C est la permutation de suffixes.

La diathèse causative montre que fr. *déshériter* « priver d'héritage » ne peut être dérivé directement de *hériter* « recevoir en héritage » (et non \*« donner en héritage ») ; on attendrait \**dés-héritag-er* ; une permutation de suffixes (-age ~ -er) est probable, là où l'on attendait une addition (*avantage =>* *dés-avantage =>* *dés-avantager*)<sup>53</sup>.

Fr. *alcoolique* est un dérivé direct d'*alcool* (chimie) mais aussi d'*alcoolisme* « addiction à l'alcool », où la permutation évite l'addition de suffixes (\**alcoolismique*)<sup>54</sup>.

Même situation pour *tuberculeux* « personne atteinte de *tuberculose* »<sup>55</sup>.

Pour désigner le malade, on attendrait \**tuberculoseux* ; la langue a préféré *tuberculeux*, avec permutation de suffixes (-ose ~ -eux).

<sup>53</sup> En latin, *exheredare* « déshériter » est un parasynthétique interne (type 1) « faire sortir de l'état d'héritier (*ex herede*) », en l'absence de \**heredare* ou de tout autre préverbe (M. FRUYT 2017a : 15-16). *Exheres* « déhérité » peut être une hypostase de *ex herede* ou un déverbal, né de la réinterprétation de *exheredare* en simple dénominatif « rendre *exhered-* ».

<sup>54</sup> D. CORBIN (1990 : 177-179) s'intéresse aux « règles de construction des mots ». Pour les composés *anti-X*, deux étapes : troncation et addition d'un « intégrateur pragmatique » (à une catégorie morphologique) permettent de créer *antialcoolique* ; elle a relevé 14 « mots *antialcoolique* » possibles (1990 : 187-190), dont 4 se sont concrétisés. Elle présente ainsi la mécanique dérivationnelle qui sous-tend ce que nous appelons *permutation de suffixe*.

<sup>55</sup> *Tuberculeux* a deux sens : (a) « qui a des racines tubéreuses » (plantes *tuberculeuses*), (b) qui a la *tuberculose*, maladie caractérisée par des "tubercules" dans les poumons (pour le suffixe, cf. *arthrose*, *névrose*, etc.). La langue populaire a été plus loin, en créant *tubard*, avec troncation et un autre suffixe péjoratif (-ard).

Le suffixe *-eux* (comme *lèpre* et *lépreux*, *variole* et *varioleux*, *morve* et *morveux*), populaire et péjoratif, a été préféré à *-ique*, connoté comme plus savant.

Les vignettes vendues pour financer la lutte contre la maladie étaient appelées *timbres anti-tuberculeux* ; on attendrait *timbres \*anti tuberculose*.

En fait, tout se passe comme si le locuteur pensait autrement ; ce n'est pas une lutte contre une réalité abstraite, la maladie, mais contre ses victimes, les *tuberculeux*, des êtres vivants que chacun a pu rencontrer. Il s'agit de les faire disparaître non pas en tant que personnes mais en tant que catégorie de malades.

La même remarque vaudrait pour *antialcoolique*, où il s'agit concrètement de vider de ses éléments le sous-ensemble humain des *alcooliques*. Les locuteurs construisent les mots nouveaux à partir de leur vécu : les tuberculeux sont contagieux ; ce sont des gens dangereux qu'il faut mettre hors d'état de nuire (*anti-*)<sup>56</sup>.

Il n'est donc pas certain qu'une permutation de suffixe suffise à expliquer ces composés *anti-X*.

### 7.3. Permutations en latin

Le cheminement qui conduit de lat. *uetus* « vieux » à *uetustas* « vieillesse, antiquité » peut s'expliquer de plusieurs façons :

(a) dérivation indépendante : *uetus.tus* (*-tus* état acquis : « devenu vieux ») <= *uetus* => *uetus.tas* (*-tas* abstrait),

(b) dérivation en deux étapes : *uetus* => *uetus.tus* => *uetus(ti)tas* (abstrait, avec syncope),

(c) permutation de suffixes : *uetus* => *uetus-tus* ~ *-tas*.

L'analyse sémantique menée par J.-P. Brachet (2002) montre que *uetustas* est l'abstrait de *uetustus* plutôt que de *uetus* ; une permutation de suffixes est donc probable.

## 8. REANALYSES. PSEUDO-SUFFIXES/PREFIXES

Les travaux de Pierre Guiraud ont montré que les locuteurs, dans la création de néologismes, privilégient les formes qui entrent dans des séries suffixales, quelle qu'en soit l'étymologie.

<sup>56</sup> Un « arrêté anti-mendicité » sera vite interprété comme une « loi anti mendiants ».

À titre d'exemples, il a relevé les dénominatifs métaphoriques formés sur des noms d'animaux et constaté que la langue choisit plutôt, comme base, les noms qui présentent un suffixe usuel : fr. *léz-ard-er* (§ 8.2), *can-ard-er*, *coch-onn-er*, *mout-onn-er*, etc.<sup>57</sup>.

Pour les formes sans (pseudo)suffixe, on a des dénominatifs là où il n'y a pas métaphore, comme fr. *vêler* (*veau*) ou *agneler* (*agneau*) « mettre un veau / un agneau au monde ».

### 8.1. (Re)motivation partielle

Comme on l'a vu précédemment (§ 5.2), le locuteur peut identifier un mot connu à l'intérieur d'un lexème immotivé ; dans l'adjectif ethnique *Hamburger* « hambourgeois », la séquence *ham* a été identifiée à angl. *ham* « jambon » ; ce qui a permis la commutation avec angl. *cheese* pour la création de angl. et fr. *cheese-burger*, faisant de *burger* la désignation d'une préparation à partir d'un pain rond coupé en deux et farci.

Ce désir d'établir un lien entre forme et sens peut modifier partiellement un mot ; c'est ainsi que fr. *calfeutrer* a remplacé *calfater* sous l'influence de *feutre*, ou que all. *Sauerkraut* « chou fermenté », emprunté d'abord sous la forme fr. *sorcrote* (XVIII<sup>e</sup> s.), est devenu fr. *choucroute*, par remotivation partielle<sup>58</sup>.

On a aussi des interférences complexes où plusieurs mots sont modifiés, comme le couple fr. *fraise* et *framboise*, là où l'on attend \**fraie* (lat. *frāga*, nt. pl.) et \**bramboise* (germ. \**brambēsa*, cf. all. *Brombeere* « mûre sauvage »)<sup>59</sup>. On parlera alors de microsystèmes (§ 8.3).

Un autre exemple de remotivation est fr. *crevette*. Ce petit crustacé très vivace a été comparé à une petite chèvre, soit *chevrette*, désignation encore vivante en Louisiane ou en Océanie ; parallèlement, l'espèce plus grosse a été appelée *bouquet* « petit bouc ». La rencontre de *crabe* et de \**kevrette* (dial.) a donné naissance à une forme normando-picarde *crevette*, retenue ensuite par la langue standard.

<sup>57</sup> P. GUIRAUD (1967 : 93-95).

<sup>58</sup> M.-J. REICHLER-BÉGUELIN (1991 : 21). Cette remotivation a suggéré à un humoriste (anonyme ?) cette maxime diététique : « Ce qui est lourd dans la choucroute, ce n'est pas le *chou*, c'est la *croûte*. »

<sup>59</sup> P. GUIRAUD (1982 : 297) est sceptique sur cette explication. Ces deux fruits étant « divisés en éléments séparés », *fraise* aurait subi l'attraction de *fraisier* « broyer » et *framboise* viendrait de lat. *fimbria* « frange » (avec métathèse). Il n'en reste pas moins que les deux fruits rouges sont aujourd'hui en harmonie phonétique (initiale et finale), ce qui n'était pas vrai pour leurs étymons.

En latin, *gravis* « lourd » est devenu \**grēvis* (fr. *grief*), sous l'influence probable de l'antonyme *lēvis* « léger ».

L'harmonisation des finales pourrait expliquer :

- *mortuus* « mort », au lieu de \**mortus* attendu, qui rime avec *uiuus*<sup>60</sup>,
- *cīuis*, au lieu de \**cīuus* attendu (\**keiwo* ; skt. *śeva*), qui rime avec *hostis*<sup>61</sup>.

## 8.2. Intégration à une série suffixale

Les mots isolés, immotivés, alignent souvent leur finale sur un suffixe courant et, à défaut d'une famille lexicale, intègrent une série suffixale.

En français, on peut citer :

- *lézard* : lat. *lacertus*, avec ajout du suffixe familier *-ard*.
- *escargot* : anc.-fr. *escargol* ; origine incertaine (pour la finale, cf. esp. *caracol*) : A. Christol (2022 : 113).
- *abricot* : arabe *albarquq*, cf. esp. *albaricoque*,
- *échalote* : anc.-fr. *eschaloigne*, lat. (*cepa*) *Ascalonia* « (oignon) d'Ascalon ».

En argot, l'expression *comme il faut*, abrégée en *comif*, est venue s'intégrer à la série des vocables en *-if*, que ce suffixe soit étymologique (*hât.if*, *mass.if*, etc.) ou postiche (*soutif*, *calecif*, etc.) : A. Christol (2015 : 151).

Quand la langue populaire crée un appellatif à partir d'un anthroponyme, elle choisit de préférence les noms qui peuvent s'intégrer dans une série suffixale ; c'est le cas pour fr. *godillot*, nom d'un fabricant de chaussures militaires ou *poubelle*, qui doit son nom à un préfet soucieux d'hygiène urbaine.

Quelle analyse ferait de ce dernier mot un linguiste ignorant l'existence du préfet ? Il y verrait sans doute un suffixe diminutif *-elle* ; ce faisant, il aurait tort pour l'étymologie, mais il mettrait en évidence ce qui a fait le succès du mot, le pseudo-suffixe *-elle*.

## 8.3. Un microsystème en latin

<sup>60</sup> Un suffixe modal \**-two-* est moins probable : discussion chez A. CHRISTOL (2012 : 133).

<sup>61</sup> Discussion chez M. DE VAAN (2008 : 116). Plus généralement, sur la « tentation paronymique », voir G. BONNET (1998) ; sur « l'attraction paronymique », dans le cadre des recherches d'Anne-Marie HOUBEINE sur l'« *imaginaire linguistique* » : A. GRADINARU (2017).

Cette attirance pour les séries homogènes doit inciter à la prudence dans l'étude de séries suffixales.

Le latin a un micro-système<sup>62</sup> caractérisé par le sème /militaire/ et le suffixe *-es, -it-is* : *miles* « soldat », *eques* « cavalier », *pedes* « piéton », *ueles* « soldat léger », *satelles* « garde du corps ».

Deux de ces mots, *mīles* et *satelles*, n'ont pas d'étymologie latine ; *uēles* « soldat armé à la légère » a été rapproché de *uēlox* « rapide » ou de *uēlum* « toile ». Pour *eques* et *pedes*, la base est évidemment indo-européenne, respectivement *\*ekwo-* « cheval » et *\*pod / p<sup>o</sup>d-* « pied », mais la suffixation reste obscure<sup>63</sup>.

Il est donc probable qu'il y a eu harmonisation des finales mais la forme de fondation reste inconnue.

#### 8.4. Pseudo-préfixes

Si l'initiale d'un mot coïncide avec un préfixe productif, la sémantique peut être modifiée sous l'influence de ce préfixe.

– fr. *écumer* a une double signification, « produire de l'écume » (*écumer de rage*) et « enlever l'écume » (*écumer un bouillon*). La première est celle qu'on attend pour un dénominatif, comme *mousser* « faire de la mousse » ; la seconde suppose l'interprétation de *é-* comme le préfixe *é-* « enlever », soit *é-(é)cumer*<sup>64</sup>.

– pour fr. *écailler*, le sens attendu pour une forme non préverbée pourrait apparaître dans *s'écailler*, qui signifie « produire des écailles (par exemple pour une peinture) ». Mais le sens le plus fréquent est « enlever les écailles », ce qui surprend à côté de *é-denter*, *é-viscérer* ou *dés-osser*, *dé-noyauter*. L'anomalie morphosémantique disparaît si *écailler* est analysé comme une forme préverbée : *é-(é)caill-er*.

#### 8.5. L'exemple de fr. *pianoter*

Le français évite les dénominatifs pour les instruments de musique ; *vieller*, *violonner* ou *flûter* sont sortis de l'usage. *Corner* ou *klaxonner* ne relèvent pas du lexique musical. *Tambouriner* est métaphorique, comme *flûter* « boire » (*flûte* « verre »), *pistonner*

<sup>62</sup> Groupe de mots perçu par les locuteurs comme homogène pour la forme et la sémantique ; définition chez C. KIRCHER (1989 : 643), à qui on doit le terme.

<sup>63</sup> Pour les données indo-européennes susceptibles d'expliquer *eques*, voir G. J. PINAULT (2015-2016) ; pour *ueles* : P. FLOBERT (1970). On ne peut exclure, pour *eques*, un mot valise *\*equ[o-mil]et-* « soldat à cheval ».

<sup>64</sup> Ce rôle sémantique du pseudo-préfixe *é-* a été mis en lumière par P. GUIRAUD (1961 : 118-119) ; il cite aussi *éponger* (*éponge* + *-er*) qui signifie « supprimer (un déficit) », comme si *é-* était un préverbe.

« donner un coup de piston, faire avancer (carrière) » ou *tromboner* « faire un mouvement de trombone » (métaphore sexuelle argotique).

Fr. *pianoter*, verbe courant dans la langue quotidienne, semble isolé ; c'est le dénominatif direct de *piano* (suffixe dénominatif *-(t)er*) mais son succès est trompeur ; il tient à l'analyse comme forme à suffixe atténuatif *-oter* (*vivoter*, *toussoter*), d'où le sens « jouer un peu de piano, taper sur les touches », qui ne concurrence pas vraiment *jouer du piano* ; on ne « pianote » pas en concert.

### 8.6. Pseudo-suffixes

On a vu que l'analyse synchronique pouvait identifier une séquence porteuse de sens à l'intérieur d'un mot (§ 8.1) ; il en va de même pour les suffixes, comme le montre fr. *pianoter* (§ 8.5).

La langue va plus loin en créant de nouveaux (pseudo)suffixes, à partir de l'analyse synchronique d'un ou plusieurs lexèmes. Ce découpage morphologique, indépendant de la matrice initiale, est nommé *métanalyse*.

On connaît *-bus* « véhicule collectif », né d'une analyse comme composé du mot latin *omnibus* « pour tous », qui qualifiait un véhicule collectif<sup>65</sup>. *Omni-* est bien attesté dans les composés savants (*omniprésent*, *omnivore*, etc.) avec le sens « tout » ; le résidu *-bus* devait donc signifier « véhicule ».

En sont issus les mots valises *autobus* « *auto(mobile omni)bus* » ou, plus récemment, *biblio-bus* « véhicule bibliothèque ».

Autre métanalyse célèbre, le suffixe *-rama* « vue d'ensemble » est né d'un mécoupure de *pan-orama* « totale vision », soit *pano-rama* ; désormais c'est le pseudo-suffixe *-rama* qui exprime la totalité, sens qui était celui de *pan-* « tout », emprunté au grec.

Plus récemment, dans les années 70, l'anglais a isolé un pseudo-suffixe *-gate* « scandale », à partir de *Watergate*, nom d'un immeuble.

### 8.7. Lat. *-cinium*

Le latin a créé un suffixe *-cinium* avec le sens de « fonction ». La forme de base est *tibicinium* « fonction de joueur de flûte », dérivé du composé *tibicen* « joueur de flûte »<sup>66</sup> ; le sens de fonction,

<sup>65</sup> *Omnibus* « voiture de transport publique » apparaît vers 1820.

<sup>66</sup> *Tibia* « flûte » + *-can*, nom racine de *canere* « chanter », attesté seulement en composition ; par apophonie, il devient *-cen* (syllabe fermée) ou *-cin-* (syllabe ouverte).

attribuable au suffixe *-ium*, a été étendu à *-cinium*, qui est passé de « rôle de musicien » au sens général de « rôle, métier » ; on explique ainsi *uaticinium* « métier de devin » (*uates*) ou *latrocinium* « métier de bandit » (*latro*)<sup>67</sup>.

## 9. CONCLUSION

De l'analyse de données françaises et latines, il ressort que le linguiste doit intégrer les paramètres */innovation individuelle/* et */optimisation/* pour rendre compte de l'évolution d'une langue.

La difficulté tient précisément au caractère individuel de ces innovations, à l'incertitude sur l'accueil que vont lui faire les autres locuteurs et à la rareté des séries homogènes, qui permettraient d'établir des lois.

Les analyses restent donc précaires et leur validité dépend d'un calcul de probabilité.

Il n'en reste pas moins qu'on ne peut ignorer ces interventions des locuteurs quand on écrit l'histoire d'une langue.

La grille proposée semble pouvoir s'adapter à d'autres langues.

## BIBLIOGRAPHIE

BANNIARD, Michel, 2001, « Causes et rythmes du changement langagier », *Tranel*, 34-35, p. 85-99.

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, I (1965) et II (1974) = *PLG*.

BONNET, Guillaume, 1998 : « Fautes de langue et création lexicale – quelques exemples de tentation paronymique », in : B. Bureau et C. Nicolas (éd.), *Moussyllanea*, Louvain / Paris, Peeters, 31-36.

BRACHET, Jean-Paul, 2000, *Recherches sur les préfixes dē- et ex- du latin* (Collection Latomus 258), Bruxelles, Latomus.

BRACHET, Jean-Paul, 2002, « *Libertas / libertus* et *vetustas / vetustus* : observations morphologiques et sémantiques », *Historische Sprachwissenschaft*, 115, 79-89.

BRACHET, Jean-Paul, 2009, « "Parasynthèse" et "hypostase" ; à propos de quelques verbes "parasynthétiques" latins », *Ktèma* 34, 25-32.

---

<sup>67</sup> Pour l'ensemble de la formation, voir A. ERNOUT (1946 : 73-82).

BRUNET, Claude, 2005, « *Bene facere* : une ou deux lexies ? », in : C. Moussy (dir.), *La composition et la préverbativité en latin*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 197-206.

CHRISTOL, Alain, 1988, « Un dénominatif grec : προσδοκᾶν », in : ΗΔΙΣΤΟΝ ΛΟΓΟΔΕΙΠΝΟΝ, *Logopédies – Mélanges de philologie et de linguistique grecque offerts à Jean Taillardat*, Paris / Leuven, Peeters / SELAF, 55-61.

CHRISTOL, Alain, 1993, « Dérivation synchronique, dérivation diachronique dans le verbe grec », *Actes du Colloque de Rouen* (Nov. 1991), *Revue de Philologie* 65.1, 89-98.

CHRISTOL, Alain, 2008, *Des mots et des mythes*, Rouen, PURH.

CHRISTOL, Alain, 2008a, « Hypercorrectismes et ascension sociale à Rome », in : L. Villard (dir.), *Langues dominantes, langues dominées*, Rouen, PURH, 373-384.

CHRISTOL, Alain, 2012, « De quelques formes "anormales" : microsystèmes, pseudo-suffixes et mots-valises », in : A. Christol et O. Spevak (dir.), *Les évolutions du latin*, Paris, L'Harmattan, 129-138.

CHRISTOL, Alain, 2015, « Le largonji des louchébem », *Lalies* 35, 145-163.

CHRISTOL, Alain, 2022, *Le lexique culinaire latin. L'alimentation animale* (Collection Kubaba), Paris, L'Harmattan.

CORBIN, Danielle, 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, I-II, *Linguistische Arbeiten*, n° 193, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

CORBIN, Danielle, 1990, « Homonymie structurelle et définition des mots construits », in : *La définition*, Paris, Larousse, 175-189.

CORBIN, Danielle, 1991, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique (Tomes I et II)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion,  
<https://doi.org/10.4000/books.septentrion.124160>.

CORNULIER, Benoît de, 1976, « La notion de dérivation délocutive », *Revue de Linguistique Romane* 40, 116-143.

DE VAAN, Michiel, 2008, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leyden / Boston, Brill.

ERNOUT, Alfred, 1946, « Des composés latins en *-cen*, *-cinium*, *cino(r)* », in : *Philologica* I, Paris, Klincksieck, 73-82.

FLOBERT, Pierre, 1970, « Le nom des vélites », *Revue de Philologie*, 44, 224-227.

FLOBERT, Pierre, 1996, « Les verbes-support en latin », in : A. Bammesberger & F. Heberlein (Hrsg.), *Akten des VIII. internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik* (Eichstätt, avril 1995), Heidelberg, C. Winter, 193-199.

FRUYT, Michèle, 1990, « La formation des mots par agglutination en latin », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 85, 173-209.

FRUYT, Michèle, 1996, « La délocutivité – La notion et ses réalisations en latin », in : A. Bammesberger & F. Heberlein (Hrsg.), *Akten des VIII. internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik* (Eichstätt, avril 1995), Heidelberg, C. Winter, 487-499.

FRUYT, Michèle, 1997, « Les verbes délocutifs selon E. Benveniste », *Linx* [En ligne] 9 – mis en ligne le 03 juillet 2012, consulté le 4 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/linx/969>.

FRUYT, Michèle, 1999, « Les deux types de motivation dans certaines langues indo-européennes (français, latin ...) », in : P. Valentin & M. Fruyt (dir.), *Lexique et cognition*, Paris, P.U.P.S (Presses univ. de Paris-Sorbonne), collection *Linguistica Palatina*, 51-70.

FRUYT, Michèle, 2011, « The relationships between grammaticalization, agglutination, lexicalization and analogy in Latin and other languages », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* 6, 1-21. En ligne. hal-03478668  
<https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-06>

FRUYT, Michèle, 2017a, « Les verbes parasynthétiques en latin : les interprétations et le 1<sup>er</sup> type », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* 13, 1-29. En ligne. hal-03382752.  
<https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-13>

FRUYT, Michèle, 2017b, « Les verbes parasynthétiques en latin : le 2<sup>ème</sup> et le 3<sup>ème</sup> types », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* 13, 1-31. En ligne. hal-03382757.  
<https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-13>

FRUYT, Michèle, OLLIVIER, Anne & TAOUS, Tatiana (dir.), 2021, *Le vocabulaire intellectuel latin. Analyse linguistique*, Paris, L'Harmattan, collection Kubaba, série « Grammaire et linguistique ».

GAIDE, Françoise, 1988, « Les "formes élargies" du "latin vulgaire" : un cas très particulier de la dérivation », *Latomus* 47, 584-592.

GALLI, Hugues, 2013, « "Quelque chose me turluzobe" ou le calembour comme préliminaire à la néologie chez San-Antonio », *Argotica* 2013, 363-382.

GARNIER, Romain, 2016, *La dérivation inverse* (IBS 157), Innsbruck, Univ. Innsbruck.

GRADINARU, Angela, 2017, « L'attraction paronymique dans le contexte de l'imaginaire linguistique », *Anadiss* 23, 29-43.

GUIRAUD, Pierre, 1961, « Le champ morpho-sémantique de la dérivation pseudo-suffixale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 56, 104-121.

GUIRAUD, Pierre, 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse.

GUIRAUD, Pierre, 1982, *Dictionnaire des étymologies obscures*, Paris, Payot.

HACKSTEIN, Olav, 2021, « Lat. *nego* "not me ; ich nicht", I deny, ich verneine : Lexikalisierung von Echo-Antworten und delokutive Ableitung », in: Mateo TARSI (ed.), *Studies in General and Historical Linguistics Offered to Jón Axel Harðarson*, (IBS n°166), Innsbruck, Univ. Innsbruck, 223-236.

HERMAN, Joseph, 1975, *Le latin vulgaire*, Que sais-je ? n° 1247, Paris, PUF, 1975.

IACOBINI, Claudio, 2009, « Les verbes parasyntétiques : de l'expression de l'espace à l'expression de l'action », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* 3, 35-58. En ligne.

<https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-03>

ILIESCU, Maria, 2006, « Traits lexicaux généraux dans le vocabulaire latino-roman », in : Carmen Arias-Abellán (dir.), *Latin vulgaire – Latin tardif*, Séville, Univ. de Sevilla, p. 371.

JACQUESSON, François, 1998, « L'évolution et la stratification du lexique. Contribution à une théorie de l'évolution linguistique », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 93, 77-136.

JIANG, Jie, 2013-2014, *Typologie de l'analogie et les caractéristiques de l'analogie morphologique*, Tours, Université François Rabelais.

KIRCHER, Chantal, 1989, « Le rôle des 'micro-systèmes lexicaux' dans la constitution des adjectifs dérivés de substantifs », in : Galtiero Calboli (ed.), *Subordination and Other Topics in Latin*, Amsterdam / Philadelphie, J. Benjamins, 637-654.

KURYŁOWICZ, Jerzy, 1956, *L'apophonie en indo-européen*, Wrocław, Polska Akademia Nauk.

LALLOT, Jean, 1993, « L'étymologie chez les grammairiens grecs : principes et pratiques », in : *Actes du Colloque de Rouen* (Nov. 1991), *Revue de Philologie*, 65.1, 135-148.

LE PENNEC-HENRY, Martine, 1987, « *Considerāre, obserāre, sēgregāre, insinuāre* : hypostase ou parasyntèse ? », in : *Études de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, 121-128.

LETOUBLON, Françoise, 1980, « *Alibi, lavabo et quolibet* », *Semantikos* 4, 47-54.

LETOUBLON, Françoise, 1986, « Comment faire des choses avec des mots grecs. Les actes de langages dans la langue grecque. », *Cahiers de Philosophie Ancienne* 5, 67-90.

MARINI, Emanuela, 2014, « Deux démarches pour un lexique-grammaire des verbes-supports en latin », in : C. Cabrillana & C. Lehman (ed.), *Acta XIV Colloquii Internationalis Linguisticae Latinae*, Madrid, Ediciones clasicas, 373-389.

MALTBY Robert, 1991, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Cambridge, Francis Cairns.

MEREU, Lunella & POMPEI, Anna (ed.), 2019, *Verbi supporto – fenomeni e teorie* (LINCOS Studies in Theoretical Linguistics 62), Munich, Lincom GmbH.

MICHEL, Sascha, 2015, « Word-formation and folk etymology ». [https://www.researchgate.net/publication/281932785\\_Word-formation\\_and\\_folk\\_etymology](https://www.researchgate.net/publication/281932785_Word-formation_and_folk_etymology)

MIGNOT, Xavier, 1969, *Les verbes dénommatifs latins*, Paris, Klincksieck.

MIGNOT, Xavier, 1981, « *Salutare* en latin, *saluer* en français, sont-ils bien des verbes délocutifs ? », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 76, 327-344.

PERPILLOU, Jean-Louis, 1996, *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations*, Louvain / Paris, Peeters.

PINAULT, Georges-Jean, 2015-2016, « Venetic *ekvopetaris* and its Indo-european background », *Wekwos*, 2, 179-194.

PLG = voir BENVENISTE.

POITOU, Jacques, 2001, « Conceptions prototypiques et articulation du changement diachronique en Occident latin », *Tranel* 34-35, 101-115.

REICHLER-BEGUELIN, Marie-José, 1991, « Motivation et remotivation des signes linguistiques », in : *Actes du Colloque de Rouen* (Nov. 1991), *Revue de Philologie*, 65, 9-30.

REICHLER-BEGUELIN, Marie-José, 2002, « Etymologie "populaire", jeux de langage et construction du savoir lexical », *Semen* 15, 1-16.

RONZITTI, Rosa, 2001, « Testimonianze di ateismo nel *Rgveda* », in : M. Mariani e R. Ronzitti (ed.), *Ricerche di linguistica diacronica e retrospettiva*, Alessandria, Edizione dell'Orso, 21-34.

ROUSSEAU, Nathalie, 2016, *Du syntagme au lexique*, Paris, Les Belles Lettres.

RUNDBLAD, Gabriella & KRONENFELD, David B., 2003, « The inevitability of folk etymology: a case of collective reality and invisible hands », *Journal of Pragmatics* 35.1, 119-138.

THOMAS, Jean-François, 2017, « Syntaxe et polysémie verbale : l'exemple des préverbés latins en *de-* », *Pallas*, 103, 105-113.

VAN LAER, Sophie, 2012, « Création lexicale et évolution linguistique : l'exemple du préverbe *in-* (fr. *en-*) », in : A. Christol et O. Spevak (éd.), *Les évolutions du latin*, Paris, L'Harmattan, 181-199.

WACKERNAGEL Jacob & DEBRUNNER Albert, 1954, *Altindische Grammatik*, II, 2. *Die nominale Suffixe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.